

se sert de signes connus de lui seul. Le grec est plus calme et mieux posé. Les annotations, dans cette langue, ne dépassent pas une vingtaine. Ce sont, la plupart du temps, des mots détachés, des termes de médecine; le latin est employé pour des phrases. De nombreuses lignes du texte imprimé sont rapidement soulignées, au cours de la lecture, comme ayant mérité son attention. Parfois, le caprice l'entraîne; il lit : *Calculosis balneum* (3) et il écrit en marge : *balneum calculosis*, comme étant, sans doute, plus euphonique et plus digne de son oreille de prosateur fin, sensible et délicat.

Parfois, il répète la phrase ou le mot qui a frappé son imagination, soit pour témoigner de l'étonnement, soit pour graver le sens dans son esprit.

« *Quibus affectio inest*, lit-il, *quàm propriè Nephritin nominant...* » Il s'arrête, réfléchit et écrit en grec, dans la marge : *Nephritin*, comme s'il voulait rappeler une étymologie : *Nephros*, rein; et comme la finale *ite* indique une inflammation, la néphrite lui rappelle aussitôt une inflammation rénale.

Il lit : « *Secundum rectitudinem fiunt laterum dolor, praecordiorum distensiones, lienis tumores, sanguinis ex naribus eruptiones et quae juxta aures plerumque etiam talia sunt, quae in oculos procumbunt.* » et il écrit en marge : « *Katutuorian.* »

Il continue ainsi ses annotations jusqu'à l'index final et, si nous n'en exagérons point l'importance, qu'il nous soit permis, du moins, de proclamer combien il est émouvant, touchant, de se représenter le médecin de l'Hôtel-Dieu du

---

(3) Il faut des bains pour les gens atteints de la pierre; ou, plus brièvement : bains aux calculeux.